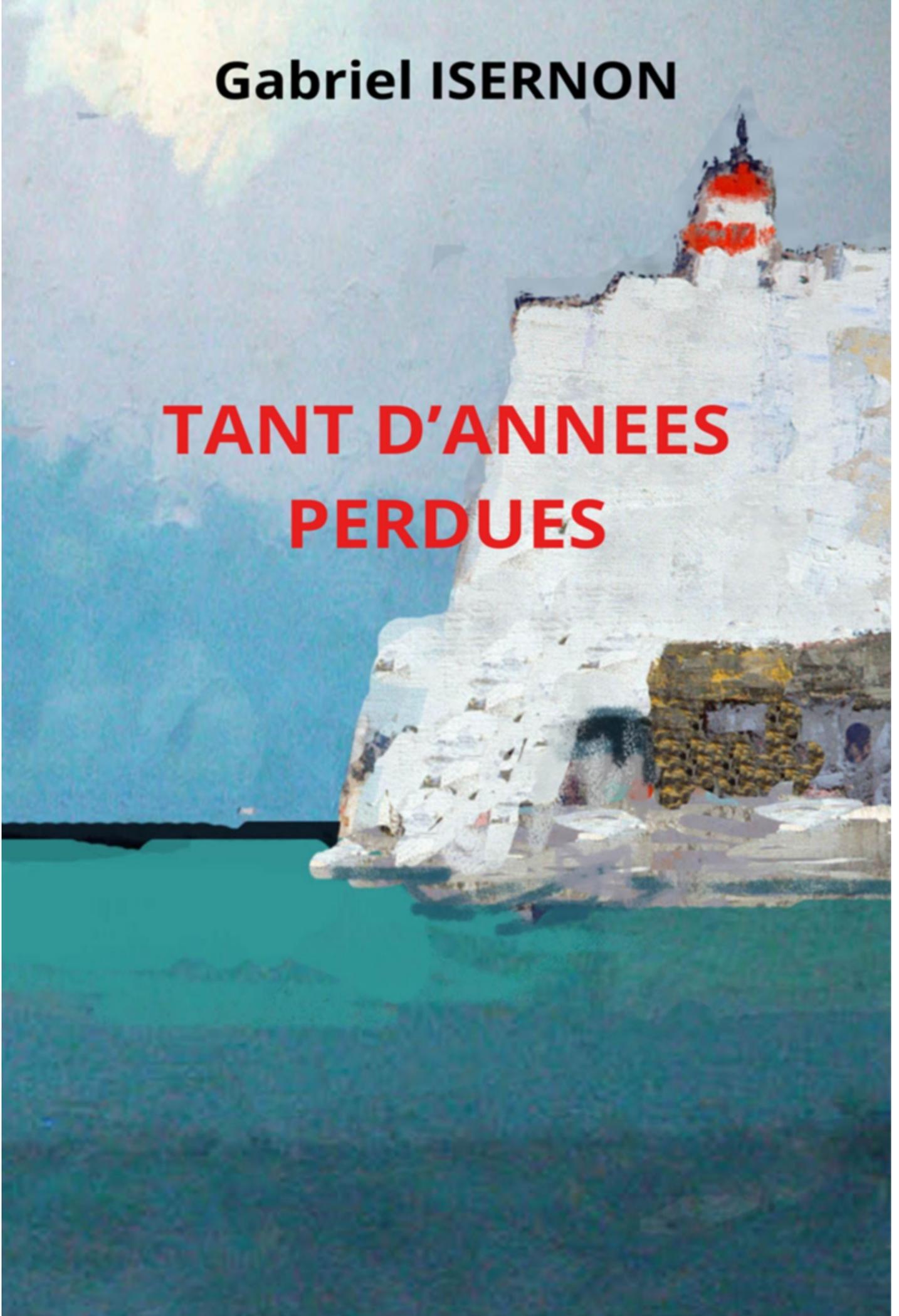


Gabriel ISERNON

**TANT D'ANNEES
PERDUES**



Gabriel Isernon

Tant d'années perdues

© Gabriel Isernon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4795-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'amour
Sans la mort
Ce n'est pas tout à fait l'amour

Léo Ferré

(Introduction à *La Mort des amants*
de Charles Baudelaire)

Jour après jour
Les amours mortes
N'en finissent pas de mourir

Serge Gainsbourg

(*La chanson de Prévert*)

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans. Ce n'est pas moi qui l'ai dit. C'est Rimbaud. Il parle de cafés tapageurs et de limonade, d'une demoiselle aux airs moqueurs et d'un cœur fou trop naïf, de tout ce qu'un garçon en âge d'aimer essaie de vivre et de connaître librement, avant qu'il ne soit trop tard, avant l'âge de raison, avant que le corps et le cœur ne prennent d'irrémédiables rides. Rêver, sortir, goûter à tout, s'éprendre tant que les tilleuls sont encore verts.

Moi aussi j'ai eu dix-sept ans mais j'ai l'impression de toujours avoir été sérieux. Trop sérieux, surtout en amour. Je me suis investi corps et âme. Je croyais au coup de foudre comme on croit à l'impossible. Naïf moi aussi ? Soit ! mais pas comme Rimbaud, moins léger, moins optimiste. J'avais la prétention d'être plus mûr que les garçons de mon âge, volages, superficiels. Je voulais être quelqu'un de bien, un type aux sentiments solides. L'amour comme l'airain. Je voulais tout donner et tout prétendre. Le lyrisme absolu. Il me manquait ce sens de la dérision sans lequel tout devient passionnel, donc effrayant. En fin de compte j'avais l'amour tragique comme d'autres ont le vin triste.

À l'heure de la libération de la femme (nous sommes au début des années 70) j'avais un train de retard.

On est parfois très con quand on a dix-sept ou dix-huit ans.

Chapitre 1

Les feuilles voltigeaient comme poussées par un vent soudain devenu fou. Elles frappaient les visages, se collaient aux corps, se faufilaient sous les pas de ceux qui avaient encore le courage de se hasarder dans les rues. Le ciel, sombre ardoise, écrasait le village de tout son poids et la vie, animale ou végétale, suffoquait lamentablement.

Au loin, les vagues s'écrasaient sur la jetée, désespérées, et les fanaux clignotaient inutilement puisqu'aucun bateau ne se serait aventuré au large.

Les commerçants avaient fermé boutique et les devantures des rares magasins brillaient étrangement sous l'action conjuguée de l'eau de pluie et des réverbères précocement allumés.

Le vent du nord, déjà froid pour la saison, s'engouffrait dans les ruelles blanches et balayait toutes choses, dispersant çà et là les déchets qu'une humanité hâtive et frileuse avait laissés derrière elle : papiers gras, bouteilles en plastique, tickets de loto détremés d'illusions perdues...

Le temps était de circonstance, comme un décor fabriqué de toutes pièces pour rendre le film plus noir, plus saisissant.

Un spectateur sans repères n'aurait su dire l'heure qu'il était. La lumière, voilée par les bourrasques, déchirée par l'automne, ne savait plus où fourguer ses rayons. Elle se figeait entre deux arbres, entre deux murs, le temps d'une brève éclaircie, le temps que les nuages se gonflent à nouveau.

Le vent, la pluie, la sensation que l'abandon avait pris possession de cette bourgade où je mettais les pieds pour la première fois, faisaient de moi un étranger, presque une illusion. Etais-je au-moins visible ? Quelqu'un avait-il remarqué ma présence incongrue ?

Je devais pourtant ressembler à un extraterrestre parachuté d'une étoile inconnue dans ce village isolé où chacun reconnaissait son double. Une fois les chapiteaux, les éventaires et les bannes estivaux repliés, une fois les nomades adeptes de la bronzette et du *dolce farniente* expulsés par les contraintes du calendrier, il ne devait rester

qu'une population dont les racines communes s'enchevêtraient en des milliers de nœuds qu'elle était la seule à identifier. Tout corps étranger était immédiatement repéré. Il en était ainsi dans tous les patelins de ce type. Il n'y

avait pas d'exception.

Et j'étais un corps étranger.

Je n'étais pas là par hasard, ce n'était ni une escale ni une étape. Je n'étais pas non plus un touriste en quête d'une station balnéaire authentiquement désuète : nous étions hors saison. J'étais là pour dire adieu à quelqu'un qui était sorti de ma vie depuis une éternité et dont on m'avait inexplicablement annoncé la disparition. Je dis « inexplicablement » car ni nos actes ni les souvenirs qui s'y rattachent ne résistent au temps, comme la trace de nos pas ne saurait résister à l'assaut des vagues. Tant de jours, tant d'années, tant de vies s'effacent petit à petit... Recevoir des nouvelles d'une femme dont je n'avais pas frôlé le parfum depuis des décennies restait inexplicable.

Le coup de téléphone avait été bref et laconique :

— J'ai pensé que tu aurais voulu savoir qu'elle était morte.

Je reconnus immédiatement la voix d'une amie qui m'avait été chère mais qui ne se manifestait désormais que de plus en plus rarement.

Je n'eus pas besoin de plus de précisions, je compris immédiatement de qui il s'agissait. J'aurais voulu lui dire : « Pourquoi te donnes-tu la peine de m'appeler ? Que cherches-tu à faire après toutes ces années ? » mais la seule question qui me vint aux lèvres fut :

— Où est-elle ?

Je partis le lendemain, sans réfléchir, n'emportant que le strict nécessaire pour un simple déplacement de deux jours, une virgule dans la longue phrase de mon existence.

En général j'adore voyager en avion. Dès le terminal, les couloirs alignés où l'on erre sans fin, les baies par lesquelles on aperçoit le tarmac et les long-courriers qui attendent d'embarquer leurs passagers, les accélérations en bout de piste des appareils prêts à décoller ... tout cela me transporte dans une autre dimension où je me sens chez moi. Et puis, voir la terre s'éloigner, planer au-dessus des nuages, appartenir à un monde décalé où toutes les proportions sont redessinées... C'est le monde d'en haut, l'univers des dieux que l'homme a vainement tenté d'atteindre pendant des millénaires.

Je mesure la chance que j'ai d'appartenir à une génération qui peut voler.

Mon humeur maussade m'empêcha pourtant de profiter du trajet. Sans être triste, je me dis, comme chaque être humain confronté à la mort, que le temps passait décidément bien vite et que, par arrogance ou inconscience, nous avons tort d'oublier notre fragilité. Trop de malentendus, de bouderies, de conflits, de guerres inutiles venaient entraver la marche de nos espérances alors que, sans que nous l'acceptions, la poussière serait notre dernière humble compagne. Les masques tombent à l'heure où tout s'arrête.

J'essayai de chasser ces lieux communs de mon esprit et de me concentrer sur le hublot mais il n'y avait rien à voir. Le temps était à l'orage et la carlingue baignait dans une mer grise et filandreuse de nuages gonflés. Quelques éclairs, quelques coups de tonnerre, quelques soubresauts. Une passagère cria. La surprise ou la peur.

Je fermai les yeux et attendis patiemment. Que pouvais-je faire d'autre ? De toute façon il n'y en avait que pour une heure et des poussières d'étoiles.

L'avion atterrit à cent kilomètres du village où elle avait choisi de vivre. Je n'avais pas l'intention de m'attarder : je pris un taxi qui me déposa à l'endroit voulu et m'acheminai tranquillement vers le cimetière. La nouvelle de sa mort m'avait laissé sans réaction, peut-être parce qu'elle était déjà morte en moi depuis longtemps. Si j'étais là ce n'était pas à cause d'un chagrin attardé, c'était uniquement par respect, par sens du devoir (un principe aujourd'hui suranné), et peut-être aussi pour vivre le dernier épisode d'une histoire dont je restais

désormais le seul protagoniste.

L'accueil que le village me réserva n'était pas des plus chaleureux : le mauvais temps, les rues désertes et éteintes, la totale méconnaissance des lieux rendus hostiles par la présence des ténèbres, chaque pavé, chaque mur, chaque porte me disaient que je n'étais pas attendu, pas le bienvenu, et qu'il me fallait repartir au plus vite, m'éloigner de fantômes dont plus personne ne se souciait.

Je m'approchai du portail et exerçai une légère pression sur la poignée. Contre toute attente - l'heure de fermeture était largement dépassée - le lourd battant de fer forgé s'ébranla, laissant libre le passage.

J'hésitai un instant, jetai un regard circulaire autour de moi puis avançai de quelques mètres. Mes pas crissèrent sur le gravier et je glissai à plusieurs reprises dans les ornières boueuses et gorgées d'eau.

La pluie redoubla d'intensité et chercha à pénétrer mon corps par tous les moyens possibles, s'engouffrant dans mon col, lessivant mes cheveux, détrempant mes vêtements. Une pluie adverse et insistante qui paraissait vouloir me punir d'avoir violé les lieux à une heure indue. Une pluie que j'eus envie de défier, de toute mon âme.

Je ne savais où me diriger : plusieurs allées s'offraient à moi. Je choisis celle qui paraissait la plus ancienne, donc la moins probable, sans doute pour retarder le plus possible cette terrible confrontation, ce face à face que la mort me proposait après vingt cinq ans d'absence et de silence.

Les tombes s'alignaient, régulières et usées par le temps. Quelques caveaux se distinguaient par leur hauteur, leur volume, mais aucun n'avait l'air d'appartenir à une famille aristocratique ou fortunée : les matériaux utilisés n'avaient rien de luxueux, les cryptes n'avaient d'autre fonction que celle de réunir, à moindres frais, les nombreux membres d'une même parenté dans un seul et même emplacement payé une fois pour toutes. La catacombe des petites gens.

Je parcourais rapidement les inscriptions et ne m'arrêtais vraiment que lorsque les noms, dévorés par les intempéries, devenaient illisibles tout en sachant que les chances de trouver sur ces dalles élimées le nom que je guettais étaient nulles. À ma connaissance, il n'existait aucun lien entre la personne que je cherchais et ce village où elle avait choisi d'être enterrée, aucun lien, si ce n'est celui de l'amour. Elle avait voulu reposer là où l'homme qu'elle avait aimé était né et où il lui survivrait.

La première allée ne donna en toute logique aucun résultat. Je poursuivis donc mes pérégrinations méthodiquement. La lune, haute dans le ciel, fit quelques apparitions fugaces dans les échancrures des nuages orageux qui la masquaient impitoyablement. Ma tâche n'en était que plus difficile car les lieux ne bénéficiaient – pourquoi en aurait-il été autrement ? – d'aucun éclairage.

Le temps me sembla long mais ce n'était qu'un cimetière de village et j'eus tôt fait d'en faire le tour. Si les touristes, en été, faisaient gonfler la population locale, les morts, issus du pays, n'étaient pas si nombreux et la nécropole destinée à les accueillir avait de modestes dimensions.

J'avais fini par rejoindre mon point de départ, près du portail, et aperçus, parmi les ombres des ifs et des tombeaux, un carré récent où s'alignaient des tumulus surmontés d'une croix éphémère. Les corps ensevelis à des dates récentes n'étaient pas encore protégés par la pierre ou le marbre. Ils attendaient patiemment que la douleur des proches s'éteigne peu à peu et que l'héritage, une fois partagé, leur permette d'espérer une sépulture digne de ce nom.

Mon premier arrêt fut le bon, si j'ose dire. Son nom s'inscrivait en lettres dorées parmi les fleurs et couronnes déjà fanées. Pas de photo évidemment et tant mieux.

Je ne m'attendais pas à une telle émotion. J'eus beau me dire que le corps qui se trouvait là-dessous était celui d'une femme qui m'était devenue étrangère,